

NICOLE VILLENEUVE

LE TEMPS DES *chagrins*

roman

2. L'héritage

LES ÉDITIONS JCL 

LE TEMPS DES
chagrins

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Le temps des chagrins / Nicole Villeneuve

Nom: Villeneuve, Nicole, 1940- , auteure | Villeneuve, Nicole, 1940- | Héritage

Description: Sommaire incomplet: tome 2. L'héritage

Identifiants: Canadiana 20189425059 | ISBN 9782894316603 (vol. 2)

Classification: LCC PS8643.I447 T45 2019 | CDD C843/.6-dc23

© 2019 Les éditions JCL

Illustration de la couverture: Alain Massicotte

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITIONS JCL

jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis

MESSAGERIES ADP

messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens

DNM

librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse

SERVIDIS

servidis.ch

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale de France

NICOLE VILLENEUVE

LE TEMPS DES *chagrins*

2. L'héritage

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Le temps des chagrins

1. *La quête*, 2019

Graziella

1. *Les premières notes*, 2013
2. *La partition*, 2014
3. *Le concert*, 2015

*À nous toutes, en perte d'espoir,
pensons à l'Adeline en nous.*

*Il vaut mieux ne vivre qu'un court moment d'extase
que de passer le reste de sa vie à le regretter.*

Première partie

Jeudi 1^{er} septembre 1887

Grâce au pouvoir de persuasion d'Agate Kelly, Adeline travaille depuis déjà un mois chez Edward Cooper, un riche banquier client de la jeune prostituée.

L'homme d'affaires n'a pas hésité à suivre les conseils de sa maîtresse et l'a engagée comme gouvernante de ses quatre filles, le poste le plus important décerné au personnel dans sa maison. Le fait que M^{lle} O'Connor soit une jeune nonne défroquée n'a pas été perçu comme un désavantage. Au contraire, il a affirmé que sa formation d'infirmière était un atout qu'il considérait en tout premier lieu.

Adeline est dans la salle d'étude, assise à une table rectangulaire en compagnie de Gloria, Katherine, Eleonor et Jane. Un cahier de calcul est ouvert devant chacune d'elles.

L'année scolaire débute. Adeline donnera sa première leçon de mathématiques. La veille au soir, éclairée d'une bougie, elle a étudié la matière qu'elle ne maîtrise pas tout à fait. Dans son enseignement, elle veut donner une place importante aux chiffres, même si ce n'est pas une priorité dans la formation d'une jeune fille destinée au mariage. Elle pense que la

maîtrise de la tenue de livres et le développement des habiletés cartésiennes sont tout aussi nécessaires à la classe féminine que masculine. Son séjour en communauté en est un parfait exemple. Les religieuses sont d'excellentes administratrices. Et sa propre expérience de gouvernante pendant le mois d'août renforce cette conviction. Depuis qu'elle gagne un salaire décent, elle gère son budget dans les moindres détails. Elle a toujours en tête d'atteindre son entière indépendance, puisque le mariage n'est pas pour elle.

Soudain, Gloria, une adolescente de quinze ans qui fera bientôt son entrée dans le monde, lève les yeux de son cahier et dévisage Adeline.

Sur un ton directif, elle proteste :

— Il fait trop beau pour être confinées dans cette salle. Et puis, cette colonne de chiffres m'ennuie. Puis-je aller pratiquer ma leçon de piano, mademoiselle ?

— Mademoiselle Gloria, nous avons déjà discuté de ce point avec votre mère.

— Maman a commencé par ne pas être d'accord. Elle ne voit pas l'importance des mathématiques. Elle a changé d'idée seulement quand papa est intervenu en votre faveur. D'ailleurs, papa ne vous refuse rien.

Adeline a dû débattre devant M^{me} Cooper, qui a une idée bien arrêtée là-dessus. Les apprentissages de la langue anglaise parlée et écrite, de l'histoire, du chant et du piano, de la culture générale, des bonnes manières à table, de la tenue en société et des travaux à l'aiguille sont ses priorités.

Le monde de la femme ne doit pas entrer en conflit avec celui de l'homme. Les deux comportent des règles définies et une jeune fille bien doit les respecter à la lettre.

L'aristocrate s'est plainte à son mari de l'entêtement de l'enseignante irlandaise. Il s'est hâté de prendre sa défense en arguant que celle qu'il a engagée était amplement qualifiée.

— Mademoiselle Gloria, argumente Adeline, c'est que votre père et moi pouvons voir le futur. Un jour, vous me remercerez d'avoir insisté pour que vous appreniez plus que «deux plus deux font quatre».

— Je le sais déjà, moi, que deux plus deux font quatre et je n'ai que cinq ans, intervient Jane.

— Oui, mademoiselle, vous êtes déjà une parfaite étudiante.

— Et nous ? rouspètent en harmonie Katherine et Eleonor.

— Mesdemoiselles, vos connaissances sont excellentes en bonnes manières, mais vous avez encore beaucoup de progrès à faire en langue écrite et en calcul, bien sûr.

— C'est monotone, le calcul, et pas nécessaire, s'entête Gloria.

— Je devrai en rediscuter avec votre père, et cela ne me plaît pas du tout. J'ai une idée ! Nous pourrions apprendre en jouant, si vous êtes d'accord ?

— Maman va nous réprimander si nous jouons durant les heures d'études.

— Ce sera notre petit secret, voulez-vous ?

— Nous sommes d'accord ! acceptent les quatre filles en scellant le pacte, les mains posées les unes sur les autres.

* * *

Les lits jumeaux à baldaquin meublent presque complètement un mur de la pièce. Dans le sien, Deborah Cooper a le dos soutenu par deux oreillers et elle tient un livre sur la couette couvrant ses genoux. Elle l'a refermé d'un clap aussi sec que le ton qu'elle a adopté quand son mari est apparu dans l'embrasure de la porte de la chambre à coucher.

— Votre banque vous a tenu une fois de plus trop longtemps après l'heure de la fermeture, à ce que je vois ! Vos nombreuses absences à table, au dîner, me déplaisent. Ce n'est pas un exemple pour nos filles qui ont besoin d'un père présent tous les soirs, pas seulement ceux où nous avons des invités.

En dénouant la boucle au col empesé de sa chemise blanche, Edward répond :

— *Dear*, la banque génère des profits au-delà des prévisions. Vous ne me ferez sûrement pas le reproche de vous apporter, à vous et à nos filles, le plus de confort possible ! Je les vois grandir trop vite et je veux qu'elles soient admises dans la société selon leur rang.

— Vous pourriez ne pas vous donner autant de mal. N'oubliez pas que ma dot constitue un coussin confortable qui nous permettra de contrer toutes les mauvaises surprises.

— On ne connaît pas le futur. Il vaut mieux prévenir que guérir. Quand la manne passe, il faut la saisir.

L'homme d'affaires s'assoit sur la chaise devant la table de toilette garnie de toutes sortes de flacons et enlève ses chaussures. Le visage tourné vers celui de la femme qu'il a épousée pour plaire à ses parents, il écoute distraitement ses propos :

— En parlant de nos filles, Gloria sera bientôt en âge d'être présentée au meilleur parti qui soit de Boston.

— J'aime autant ne pas y penser. En attendant, il est important qu'elle y soit bien préparée.

— À la condition d'engager une gouvernante qui sait enseigner.

— Que voulez-vous dire? Que j'ai engagé une jeune gouvernante plus ou moins qualifiée? Vous vous trompez, *dear!*

— Votre préférée a été surprise par le jardinier dans le sous-bois, en train de donner une leçon de mathématiques à nos filles, paraît-il!

— Et vous ne l'avez pas questionnée à ce sujet pour en avoir l'explication? Il doit y avoir une raison acceptable, suggère-t-il en enlevant son pantalon et en passant aussitôt celui de son pyjama...

Deborah réagit sans tarder :

— Vous savez que je n'aime pas vous voir vous déshabiller à la lueur des bougies.

— Vous n'avez qu'à les éteindre vous-même.

— C'est le travail de Mary, la femme de chambre, et non le mien.

— Revenons au cas de M^{lle} O'Connor, voulez-vous ?

— Je vous avoue que cette fille ne me plaît pas du tout. J'aimerais autant qu'elle s'en aille.

— Depuis un mois, M^{lle} O'Connor a fait un excellent travail. N'oubliez pas qu'elle est l'une des seules gouvernantes qui aient assez d'autorité pour garder nos filles assises autour d'une table et à les intéresser sérieusement à des livres de classe. Nous avons dû sortir Gloria et Katherine du pensionnat parce qu'elles étaient totalement démotivées et que leurs résultats étaient faibles. C'était embarrassant pour nous qui avons fait de hautes études avec grande distinction. Je parlerai à M^{lle} O'Connor dès demain. Je serai là pour le dîner, à sept heures, dit-il en se glissant sous les couvertures du lit voisin de celui de sa femme.

* * *

— Mademoiselle, assoyez-vous ! Expliquez-moi ce qui ne va pas dans votre enseignement des mathématiques, s'enquit Edward Cooper, assis derrière sa table de travail dans la bibliothèque.

En écoutant son patron, Adeline a pris place sur la chaise gondole en face de lui. Sur ses gardes, elle se montre trop directe :

— Monsieur, avec tout mon respect, si vous n'êtes pas satisfait de mes services, je peux aller travailler ailleurs.

— N'exagérez pas. Je ne fais que vous demander de m'expliquer votre manière d'enseigner les mathématiques à mes filles. Si je me suis mal exprimé, j'en suis désolé.

— Ah! Je suis rassurée. Vos charmantes filles, surtout M^{lle} Gloria, ne sont pas intéressées par les chiffres. Je comprends! Cette matière est monotone et sans grand intérêt pour une jeune fille qui ne pense qu'au mariage. Cependant, comme je l'ai expliqué à madame lors de notre discussion à ce sujet, il faut voir plus loin. Et vous étiez d'accord. Donc, pour que mon enseignement soit plus amusant, avec le consentement de mes quatre élèves, nous faisons la classe de mathématiques en pleine nature. En plus d'apprendre, les filles prennent l'air et se dégourdissent les jambes.

— Expliquez-moi de quelle manière on peut enseigner les chiffres en pleine nature, mademoiselle.

— Les arbres, la superficie d'un champ, les animaux, tous les éléments de la nature sont de bons enseignants.

— Je commence à saisir votre pensée. Compter des arbres, des animaux, les regrouper, en faire la comparaison, mesurer le terrain, en découper des parties et noter à mesure, inventer des problèmes mathématiques qui réunissent ces sujets. Il y a de la matière plus qu'il n'en faut. Je ne vois pas ce qu'il y a de mal dans votre façon de faire. Il n'y a que les purs et durs de l'enseignement magistral traditionnel qui n'approuveraient pas. Vous êtes innovatrice et différente.

— J'espère seulement vous satisfaire, monsieur, ainsi que madame. Je suis déjà très attachée à vos filles, déclare Adeline, les yeux immobilisés sur le parquet de bois et les doigts croisés sur ses genoux.

— J'ai remarqué que vous baissiez souvent le regard.

— Une vieille habitude, monsieur.

— J'en profite pour revenir sur les circonstances qui ont mené à votre engagement, qui ne sont pas conventionnelles non plus. C'est surtout l'endroit où cela s'est passé.

— Je ne porte pas de jugement, monsieur. Et je ne veux pas que vous en portiez non plus sur ma moralité parce que je suis demeurée chez M^{me} Black pendant presque un mois. Agate et M^{me} Gladys sont de très bonnes personnes, qui sont juste différentes, elles aussi.

— Ne vous échappez surtout pas devant ma femme.

— Jamais, monsieur, je suis discrète et capable de garder un secret. Vous ne pouvez pas savoir à quel point je vous suis reconnaissante de m'avoir fait assez confiance pour m'engager comme gouvernante, sous les conseils d'Agate.

— Et je ne veux pas être déçu. Ma femme me reproche mes fréquentes absences dues à mon travail. Elle ne doit pas savoir l'autre raison que vous connaissez. Dimanche prochain, nous passerons l'après-midi au parc de la rivière Charles ou à la mer. Les filles choisiront. Vous êtes invitée.

— Vous croyez que c'est convenable, monsieur ?

— Rappelez-vous, dans ma maison, vous avez le rang le plus élevé de tout le personnel, affirme Edward.

— Et moi, dans ma situation, je me serais accommodée d'un travail de cuisinière.

— Votre formation au couvent vous donne un éventail de possibilités. Je ne suis pas inquiet pour vous. C'est l'heure du dîner. Vous allez manger à la table familiale. Nous n'avons pas d'invités, ce soir.

— Merci, monsieur. Croyez-vous que madame sera contrariée ?

— Fiez-vous à moi, madame acceptera.

— Je vais me changer, monsieur.

— Une prochaine fois. Cette robe brune que M^{me} Cooper a exigée est très bien.

* * *

Dimanche 4 septembre 1887

Lorsqu'elle mange dans la salle à déjeuner avec les quatre filles Cooper, Adeline a un sentiment d'importance. On lui a attribué la place au bout de la table. N'était-ce pas celle qu'occupaient son père, Thomas, Janah et la supérieure du couvent ?

En grignotant du bout des lèvres, elle observe attentivement ses élèves les unes après les autres.

Gloria, qui semble toujours prête à exploser, est dans la lune. Les mets préparés avec doigté par Lydie, la cuisinière, restent dans son assiette. Les yeux dans le vague, elle est enfermée dans son monde. Sa gouvernante comprend. N'avait-elle pas cette attitude à son âge lorsqu'elle est tombée amoureuse de James ? Avec un pincement au cœur, des images encore trop présentes dans son esprit reviennent l'obséder.

Adeline jette maintenant le regard sur Katherine, douze ans. En plein début d'adolescence, il est normal qu'elle vide son assiette jusqu'à la dernière bouchée. Mathieu, son frère espiègle, était du même âge que la fillette au moment de sa fugue. Lorsqu'il était pressé par une activité qu'il préférerait faire par-dessus tout, il avait des manières inconvenantes à table.

Eleonor, huit ans, a le même âge qu'avait Baptiste lorsqu'elle a déserté. Baptiste, ce petit « plaignard » qui accusait un jeune Polonais de démolir les cabanes qu'il construisait avec le frère d'Emma, dans la petite cour arrière du logement de la rue Fletcher, à Lowell. L'attitude d'Eleonor ressemble un peu à la sienne.

Et Jane... La petite Jane, cinq ans. Violette, sa préférée, avait cet âge lors de son départ précipité. Adeline ne peut s'empêcher d'avoir un fort penchant pour elle. Elle est si attachante ! Son regard se pose longuement sur le joli minois cerné par des boudins attachés en lulu de chaque côté du crâne. Des yeux pétillants dominant dans un visage qui traduit, aussi visiblement que dans celui de sa petite sœur Violette, une âme ancienne, comme l'aurait si bien dit Anna,

sa chère et précieuse Anna. Elle n'a pas eu de ses nouvelles depuis sa nomination au rang de professe, à laquelle elle a assisté avec autant de dévotion qu'à celle où elle est devenue novice. Elle doit attendre une invitation pour la cérémonie des derniers vœux. Cependant, elle ne veut pas la décevoir en lui apprenant par lettre sa sortie du couvent. Un jour prochain, lorsque sa vie sera plus stable et qu'elle aura droit à des vacances, elle lui rendra visite. Mais aura-t-elle assez de retenue pour ne pas dévoiler aux O'Connor qu'elle a été abordée par Colum dans une allée menant sur North Street, il y a un mois, juste avant d'être engagée par M. Cooper? Cette rencontre fortuite l'a mise à l'envers au point de sentir le sol s'ouvrir sous ses pieds et de voir les objets danser autour d'elle. Les souvenirs pénibles refaisaient surface : la façon dont il l'avait traitée le temps qu'avait duré leur mariage, l'agression au bord du ruisseau... À la suite de cette rencontre inopinée et émouvante, elle n'a pas été en mesure de continuer sa recherche d'emploi. Victime d'une violente céphalée, elle est retournée sans tarder au bordel de Gladys Black, où elle s'est réfugiée dans la chambre d'Agate pour le reste de la journée. Colum était accompagné d'un certain Kevin O'Brien, un jeune homme à l'allure aussi débraillée que la sienne. Ils avaient été engagés comme matelot sur le *Celtic*, un transatlantique qui fait la navette entre Boston ou New York et Liverpool.

Adeline pose un regard assombri sur le sucrier en porcelaine gravé de roses, devant son assiette. N'est-ce pas sur ce même bateau qu'est parti James pour l'Angleterre, il y a trois ans? Où est-il? À Lowell ou encore en Angleterre? Adeline sent



1887, Beacon Hill, Massachusetts

Depuis son départ du couvent, Adeline Murray travaille comme gouvernante pour le riche banquier Edward Cooper. Conquise, la famille la considère comme essentielle, une reconnaissance qui lui permet enfin de croire au bonheur. Mais lorsque l'aînée des Cooper lui confie l'organisation de son somptueux mariage, Adeline découvre que James Peterson, le seul homme qu'elle ait aimé, sera présent à la cérémonie... accompagné de sa fiancée.

Alors que la jeune femme peine à chasser les douloureux souvenirs qui l'habitent, M^{me} Cooper lui demande de rejoindre sa fille Gloria à Lowell pour l'aider avec son nouveau-né. Contre toute attente, elle y retrouve sa petite sœur Laure avec qui elle renoue de forts liens. Or, le passé semble la rattraper pour la tourmenter : lors d'une soirée au théâtre, elle tombe face à face avec celui qu'elle tente d'oublier.

Malade d'amour, la belle gouvernante décide de retourner vivre pour quelque temps avec les O'Connor, retrouvant ainsi l'espoir d'une vie simple, mais heureuse malgré tout. Et voilà que James réapparaît une fois de plus, faisant s'embraser son cœur. Sera-t-il encore possible d'unir sa destinée à la sienne, ou ne se berce-t-elle que d'illusions futiles ?

*À la suite de la saga Graziella, qui lui a valu
le Prix des lecteurs du Salon du livre du
Saguenay-Lac-Saint-Jean en 2016,
Nicole Villeneuve nous offre ici le dernier volet
de cette série historique au souffle puissant.*

